CONSIDÉRATIONS

N° 147.

GÉNÉRALES

Sur les différentes maladies qui, pendant 1809, ont régné à bord des pontons espagnols en rade de Cadix ;

THESE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 28 juillet 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

Par Dominique BONNECARRÈRE, natif de Mouledoux,

Département des Hautes-Pyrénées ;

Ex-Chirurgien militaire.

. . . . Je n'enseigne pas, je raconte.

Montaigne.

Celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, doit avoir sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs.

Labruyère.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.	M. LEROUX, Doyen. M. BOURDIER. M. BOYER. M. CHAUSSIER. M. CORVISART. M. DEYEUX. M. DUBOIS. M. HALLÉ, *Examinateur.* M. LALLEMENT, *Examinateur.* M. PELLETAN. M. PERCY, *Examinateur.* M. PINEL, *Examinateur.* M. RICHARD, *Examinateur.* M. THILLAYE. M. DES GENETTES. M. DUMÉRIL. M. DE JUSSIEU. M. RICHERAND. M. VAUQUELIN. M. DESORMEAUX, *Président.* M. DUPUYTREN. M. MOREAU. M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON ONCLE,

JEAN MAILHE,

Ancien Jurisconsulte; ex-Avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation;

A MA TANTE,

LOUISE-MARIE MAILHE,

MA MEILLEURE AMIE.

Agréez, mes chers parens, cet essai comme une preuve de mon sincère attachement et de mon éternelle gratitude : je devais cet hommage à vos bontés pour moi; puisse-t-il être auprès de vous le sûr garant de mes sentimens d'amitié, de respect et de reconnaissance!

D. BONNECARRÈRE.

INTRODUCTION.

Entraîné loin de ma patrie dès l'année 1807, je me vis forcé d'interrompre le cours de mes études médicales; et, dès cet instant, une foule de circonstances malheureuses ne me permirent plus d'assister aux leçons des savans professeurs qui composent cette Faculté. Mais en m'éloignant des bancs de cette école, je n'eus d'autre désir, d'autre but que de revenir m'y replacer un jour, pour prouver à mes premiers maîtres que je n'avais point perdu de vue les utiles instructions qu'ils m'avaient données.

Le terme est enfin arrivé où je puis leur présenter le résultat de mes observations, et leur montrer que j'ai su mettre à profit tout ce qu'une longue captivité pouvait offrir d'avantageux à celui qui se propose d'exercer l'art de guérir. C'est dans les prisons, les cachots, sur les

corps mourans de mes malheureux compatriotes, que j'ai puisé les considérations médicales que j'ose, non sans crainte, mettre sous les yeux de mes juges. Déjà plusieurs de mes condisciples, et je pourrais en citer un grand nombre, ont pris pour sujet de leur dissertation inaugurale la topographie des villes, des prisons dans lesquelles ils étaient détenus : ces mêmes écrits, rédigés à l'école du malheur, ont été accueillis avec indulgence, et plusieurs de leurs auteurs ont reçu les encouragemens les plus flatteurs.

C'est dans l'espoir d'obtenir la même faveur que je me propose de faire connaître les diverses maladies qui, pendant 1809, régnèrent à bord des pontons espagnols. Un séjour de trois mois sur ces *prisons flottantes* me permet d'entrer dans quelques détails dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, et que je devrais taire pour l'honneur des Espagnols. Mais envain je voudrais passer sous silence les mauvais traitemens qu'ils nous ont fait éprouver, envain je voudrais cacher leur conduite envers mes nombreux compagnons d'infortune; en observateur fidèle et comme médecin, je dois dire la *vérité tout entière*; et si je regarde comme un devoir,

comme une obligation même de retracer ici les causes qui ont fait périr en Espagne tant de milliers de Français, je dois également dire quels sont les moyens que j'ai employés pour prolonger les jours d'un petit nombre de mes compatriotes. Cependant je ne m'appesantirai pas sur l'histoire générale des maladies que j'ai été à même d'observer sur les pontons de Cadix ; cette matière exigerait un temps plus long que je ne puis y consacrer ; ce qui m'empêchera de donner à ce sujet tout le développement dont il est susceptible.

Je me bornerai donc à dire un mot de la rade de Cadix, dans laquelle se trouvaient mouillés tous les pontons espagnols ; je m'attacherai surtout à donner une description aussi exacte que possible des pontons en général, et particulièrement de celui sur lequel je suis resté pendant trois mois. Cherchant ensuite à démontrer que ce fut sur ces vieux vaisseaux que se développa le germe des maladies qui causèrent une mortalité aussi grande parmi les prisonniers français, je ferai l'énumération de ces mêmes maladies, en indiquant avec détail les causes nombreuses qui ont dû les faire naître. Enfin les moyens hygiéniques que j'ai mis en usage pour en

arrêter les progrès, composeront la dernière partie de cette dissertation, les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé ne m'ayant point permis d'avoir recours à un autre mode de traitement.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

Sur les différentes maladies qui, pendant 1809, ont régné à bord des pontons espagnols en rade de Cadix.

Description de Cadix et de sa baie.

CADIX, *Cadis*, *Cadiz*, *Gades*, ou *Calis*, en latin *Gadira*, une des principales villes d'Espagne, sur la côte occidentale de l'Andalousie, est située à la partie occidentale d'une île que les anciens appelaient *Gades*, laquelle a six lieues de long du *sud-est* au *nord-ouest*, sur trois dans sa plus grande largeur. Sa figure est des plus irrégulières, faisant à peu près un carré long avec une langue de terre très-allongée qui se termine par deux promontoires, dont le plus considérable, qui est à l'occident, s'apppelle *la Pointe de Saint-Sébastien*. Cette langue de terre embrasse une étendue assez considérable de mer, et par le moyen d'une pointe qu'elle forme au nord, appelée le *Pontal*, et d'une autre pointe de terre qui avance du continent dans l'Océan, la nature a formé une baie aussi spacieuse que belle, d'environ trois lieues de long sur deux de large; elle est entourée par les ports de *Cadix*, par ceux de *Sainte-Marie* et de *Porto-Réal*. Je ne donnerai point ici la description topographique de la ville de Cadix; je ne parlerai pas non plus de son commerce, de ses habitans, de ses édifices, enfin de tout ce que cette ville présente d'avan-

tageux ; cela m'entraînerait dans des détails qui sont étrangers à mon sujet, et que l'on trouve décrits dans la plupart des bonnes géographies. La baie de Cadix est le seul point qui doit fixer notre attention, puisque c'était dans cet endroit qu'étaient mouillés les pontons espagnols dont je vais donner une description.

Ces différens pontons, tous rangés sur une même ligne, et au nombre de huit, occupaient le milieu de la baie dont je viens de parler : un seul d'entre eux, *la Vieille-Castille* (1), servait de prison aux officiers ; les autres étaient destinés aux sous-officiers et soldats de tous les corps de l'armée d'Espagne. Chacun de ces pontons pouvait avoir, aproximativement, de 160 à 180 pieds dans sa plus grande longueur, sur 40 à 45 pieds dans son plus grand diamètre (2), et comme ils ne différaient en rien les uns des autres, ce que je vais dire de tous les pontons qui étaient mouillés dans la rade de Cadix à cette époque pourra s'appliquer au ponton *le Terrible*, à bord duquel je fus seul attaché en qualité de chirurgien.

En général, les pontons espagnols ressemblaient assez aux *prisons flottantes* (prisons ships) des Anglais : c'était également de vieux vaisseaux incapables d'aller à la mer, et percés de sabords dont le nombre était toujours proportionné à la force du bâtiment. Ils ne différaient des pontons anglais que parce qu'ils avaient leurs trois principaux mâts, dont l'élévation ne dépassait pas ce qu'en terme de marine on appelle *les hunes*. Je rappelle cette disposition, parce qu'elle devait nécessairement diminuer le petit espace que les prisonniers avaient à parcourir. On n'y voyait aucun vestige de cor-

---

(1) Ce fut le ponton *la Vieille-Castille* qui, à peu près vers cette époque, rompit ses câbles, et fut conduit par la marée au port de Sainte-Marie, où se trouvait alors l'armée française.

(2) On m'observera peut-être que la longueur d'un vaisseau de 74 est ordinairement de 172 pieds ou environ en longueur, et de 44 au moins en largeur. Je répondrai à cette objection en disant que je ne donne cette mesure que d'une manière approximative.

dages; du reste, à l'extérieur ils offraient encore assez bien la forme d'un vaisseau de guerre.

Pénétrons maintenant dans leur intérieur, et considérons avec une scrupuleuse attention les divisions, l'espace et les localités que pouvaient présenter ces tristes demeures par rapport au nombre d'hommes qui s'y trouvaient renfermés : un semblable examen est, je pense, indispensable avant de faire connaître les différentes maladies qui s'y développèrent. Aussi, pour mettre plus d'ordre dans la description du ponton sur lequel je restai trois mois, je conserverai la division généralement adoptée pour tous les vaisseaux, c'est-à-dire que je parlerai successivement de la *cale*, du faux-pont, des première et deuxième batteries, du pont proprement dit, ou gaillards et dunette.

De la Cale.

La cale, la partie la plus basse d'un vaisseau, est placée au-dessous de la surface de la mer ; sa profondeur est de 22 pieds; elle sert ordinairement à contenir les pièces à eau, et tout ce qui est nécessaire pour l'entretien du navire. Mais comme ces vieux bâtimens n'étaient plus propres qu'à faire des pontons, un assez grand nombre de morceaux de fer carrés, des pierres, et quelques barils à moitié pleins d'eau, composaient tout le lestage : au milieu de la cale, dans la partie la plus profonde du ponton, était un espace libre pour le service des pompes; et comme c'était dans cet endroit que venait s'amasser toute l'eau répandue dans l'intérieur, on pouvait le regarder comme le lieu le moins salubre de notre prison; cette eau, en effet, soit qu'elle provînt de celle dont se servaient les prisonniers pour leurs usages journaliers, soit qu'elle s'y fût introduite par les coutures du bâtiment, était alors en contact avec les parties extractives des bois qu'elle pourrissait, et la plupart du temps oxydait les barres de fer qui servaient de *lest*. Les pierres dont j'ai parlé plus haut, en s'imbibant et se mêlant avec des substances suscep-

tibles d'éprouver une fermentation putride, se dissolvaient, pour ainsi dire, et le résultat de cette dissolution (si je puis me servir de cette expression) formait une boue noire et infecte, d'où se dégageait une énorme quantité de gaz hydrogène sulphuré, dont l'action délétère contribua pour beaucoup à faire éclore sur notre bord les maladies les plus funestes.

Du Faux-pont.

Le faux-pont forme la deuxième division d'un vaisseau. Il est placé immédiatement au-dessus de la cale; et quoique son élévation soit d'environ six pieds, on n'est point encore entièrement au-dessus du niveau de la mer. Sa longueur ne correspond point à celle du bâtiment; car elle est divisée, dans toute son étendue, par une multitude de *soutes* ou petites chambres, qui servent de magasin. Une seule écoutille parallèle à celle de la cale permet l'intromission de l'air dans cette partie du vaissseau; mais la lumière n'y pénétrant que très-difficilement, il est quelquefois impossible de distinguer les objets, même en plein midi.

Après la cale, on pouvait regarder le faux-pont comme l'endroit le plus malsain du bâtiment. L'air ne pouvant y être renouvelé, on conçoit que le séjour d'un grand nombre d'individus devait contribuer encore à le rendre moins propre à la respiration. Aussi ai-je remarqué que ce fut particulièrement dans ces deux endroits (la cale et le faux-pont) que se développèrent les diarrhées, les fièvres ataxo-adynamiques, connues depuis long-temps sous le nom de *fièvres de vaisseaux* : je passe à la division des seconde et première batteries.

De la seconde Batterie.

La seconde batterie, plus spacieuse et plus aérée que le faux-pont, est située au-dessus de ce dernier. Par son élévation elle offre peu de différence avec la première batterie; elle est en outre percée

comme elle de chaque côté d'une multitude de sabords, qui donnent un libre accès à l'air et à la lumière. Cette partie du ponton méritait quelques considérations ; aussi j'avais eu soin d'y placer le plus grand nombre de mes malades : cependant cet emplacement qui, au premier aspect, présentait de grands avantages, n'était point sans inconvéniens ; les sabords restant toujours ouverts, la fraîcheur des nuits et les différens courans d'air que l'on y remarquait occasionnaient chez quelques-uns les ophthalmies les plus rebelles, et chez d'autres des douleurs articulaires souvent intolérables ; circonstances qui dûrent me faire rechercher un autre local plus commode, mais qu'il ne fut point à mon pouvoir de me procurer.

De la première Batterie.

La première batterie (je parle toujours d'un vaisseau de guerre) a une élévation d'environ six pieds. Sur les parties latérales et longitudinales sont pratiquées des ouvertures perpendiculaires de formes carrées, dont le diamètre est toujours proportionné à celui des pièces d'artillerie que l'on veut y placer. Ces nouveaux sabords sont beaucoup plus grands que ceux de la seconde batterie ; et par leur disposition donnent un libre passage à l'air, qui peut se renouveler avec facilité. Sur l'arrière, à peu près au quart de sa longueur, est *la Sainte-Barbe* : cette partie du bâtiment nous fut encore interdite par des marchands espagnols, qui s'en emparèrent pour y déposer leurs marchandises. Par cette nouvelle injustice, on nous priva encore d'un des postes les plus avantageux du ponton.

Du Pont, des Gaillards ou Dunette.

Sur l'arrière du pont proprement dit, ou du gaillard, est *la dunette*, qui termine la partie supérieure du vaisseau, on y remarque différentes séparations qui servent ordinairement de logement au

capitaine et à ses premiers lieutenans. A mon arrivée à bord du *Terrible*, je choisis cet emplacement pour mon domicile; et mon exemple fut bientôt suivi de plusieurs sous-officiers, qui vinrent s'y établir avec moi. Nous nous trouvions en quelque sorte isolés des autres prisonniers; ne communiquant avec eux que pour des besoins urgens, nous étions à l'abri de la contagion; mais, le nombre des malades augmentant tous les jours, nous fûmes obligés de quitter notre nouvelle demeure pour y placer les prisonniers dont la pénible situation réclamait davantage nos soins.

Ici devrait se terminer ce que j'avais à dire sur l'intérieur des pontons espagnols; cependant, je crois devoir encore ajouter que, tout insalubres qu'ils étaient, ils ne peuvent être comparés, sous le rapport sanitaire, avec les prisons flottantes d'Angleterre : les prisonniers n'y étaient point *hermétiquement* enfermés comme sur les pontons anglais; l'air y circulait librement dans certains endroits; et si le nombre d'hommes était à peu près le même que dans la rade de Portsmouth, puisque nous nous trouvions à bord, de cinq à six cents Français, l'espace était aussi plus considérable : un homme d'une taille ordinaire pouvait se promener aisément dans les deux premières batteries; avantage dont se trouvèrent toujours privés les prisonniers français détenus sur les pontons de Portsmouth et Plymouth (1). Si je n'ai rien omis relativement aux localités, il est déjà facile, par ces premières données, de prévoir les différentes maladies qui se développèrent sur notre ponton; avant de les énumérer, il me reste encore à examiner une foule d'autres causes prédisposantes dont l'influence a nécessairement servi à les entretenir; et, pour en faire l'exposé avec plus de facilité et de méthode, je vais successivement parcourir les six choses que les anciens appelaient *non-naturelles*, et que M. le professeur *Hallé* a si judicieusement rapportées aux six classes suivantes :

(1) M. *Boucher jeune*, sur les maladies qui affectent les prisonniers de guerre détenus à bord des pontons de Plymouth. (Dissertation inaugurale, 1813.)

Circumfusa.

La description sommaire que je viens de donner des localités et de l'installation du ponton doit être regardée comme faisant partie de cette classe. J'ajouterai que l'air impur qui régnait à notre bord fut une des principales causes morbifiques. En effet, concentré, pour ainsi dire, dans la cale et le faux-pont, ce fluide élastique se chargeait de vapeurs fétides et malsaines, en s'emparant des miasmes putrides que lui fournissaient en abondance la corruption de l'eau dans les pièces, la transpiration pulmonaire et cutanée d'un grand nombre d'individus renfermés dans un petit espace, l'air perdait nécessairement une partie de son oxygène, et par cette altération, devenait impropre à la respiration. Joignons à cela la privation de la lumière dans certains endroits, la chaleur atmosphérique, la plupart du temps insupportable pour ceux qui restaient dans la première batterie, l'humidité continuelle, que la malpropreté ne pouvait qu'entretenir sur notre ponton, et nous aurons, je pense, énoncé tout ce qui devait se rapporter à cette première section.

Applicata.

Nos soldats, ayant été obligés de traverser une partie de l'Espagne pour se rendre sur les pontons de Cadix, furent pillés par les paysans espagnols : aussi le plus grand nombre était-il sans vêtemens. La plupart des hommes confiés à mes soins n'avaient plus de pantalons, pas même de chemises; et ceux qui avaient été assez heureux pour conserver une capote ou un manteau, s'en revêtissaient afin de se garantir des ardeurs du soleil, lorsque par hasard ils montaient sur le ponton ; mais de semblables vêtemens, en interceptant plus ou moins le contact de l'air atmosphérique, concentraient davantage la chaleur naturelle; ils entretenaient ceux qui les portaient dans une moiteur continuelle; ce qui ne pouvait leur être que très-nuisible.

Outre que le manque d'habillement devait influer sur la santé de chaque individu en particulier, on conçoit que la malpropreté dans laquelle les prisonniers languissaient dut faire éclore une multitude d'insectes parasites, dont il était presque impossible de se garantir; je dirai même que l'aspect hideux et dégoûtant de ces animaux, le prurit continuel qu'ils occasionnaient, altéra singulièrement le physique et la santé de ceux qui s'en trouvaient tourmentés; ils étaient ordinairement d'une maigreur extrême, et une couleur jaune livide, qui dénotaient singulièrement la paresse et l'espèce d'apathie dans laquelle ces individus étaient plongés.

Ingesta.

Les vivres, dont la distribution se faisait tous les deux jours, se composaient d'un pain de munition ou de biscuit, de viandes salées, de lard, de morue, de riz, de pois ou fèves sèches; et ces différens alimens, pour la plupart avariés et de difficile digestion, étaient distribués à des heures fixes. Souvent ils étaient dévorés en un instant par quelques soldats qui ne leur faisaient subir aucune espèce de préparation (1). Le vin était interdit aux prisonniers; un peu de vinaigre, chose si nécessaire dans notre position, ne fut pas même accordé. Le ponton avait été approvisionné d'eau pour un mois environ; mais ayant séjourné trop long-temps dans la cale, elle était arrivée à un tel degré de putréfaction, qu'on ne pouvait en supporter ni le goût ni l'odeur.

Excreta.

Je ne parlerai ici que des déjections alvines, suite nécessaire de la mauvaise nourriture et du degré de faiblesse dans laquelle

(1) L'insubordination était telle à notre bord, qu'il fut impossible de prendre aucune mesure à cet égard.

étaient les prisonniers. Tous en effet étaient attaqués de diarrhée, ou de dysenterie ; et l'odeur infecte des matières excrémentitielles répandues dans le vaisseau ne pouvait que perpétuer les nouvelles maladies qui se développaient tous les jours.

Gesta.

Obligés de coucher par terre, et pour ainsi dire, les uns sur les autres, ces malheureux ne pouvaient prendre aucun repos. Se livraient-ils un instant aux douceurs du sommeil, ils étaient bientôt réveillés par les cris de leurs voisins, ou par la chaleur, l'odeur fétide et septique dont ils étaient environnés. La plupart des soldats présentaient un tel degré de marasme, qu'il leur était impossible de prendre aucun exercice; et quand bien même ils l'auraient pu faire, ils étaient trop nombreux pour circuler librement sur le bâtiment. Ils se voyaient donc condamnés à rester dans une inaction perpétuelle.

Percepta.

Dans cette dernière section, non moins importante que les précédentes, je devrais sans doute dire un mot des diverses affections de l'âme qu'une semblable situation pouvait faire naître parmi les prisonniers. Comme je me propose de les énoncer avec quelques détails, en traitant de la nostalgie, je n'en parlerai que lorsque nous examinerons les causes qui ont dû déterminer cette maladie.

Des maladies qui se développèrent à bord du ponton, et des moyens curatifs.

D'après tout ce que je viens de dire relativement aux prisonniers, il est déjà facile d'entrevoir les maladies qui se déclarèrent sur notre ponton. On conçoit en effet que la dysenterie, les diarrhées bilieuses et colliquatives, la fièvre nerveuse, le typhus, le scorbut, la nos-

talgie, etc., furent autant de fléaux qui, dans l'espace de quelques jours, nous enlevèrent une partie de nos soldats.

De la Dysenterie et de la Diarrhée.

Ces affections furent les premières dont les prisonniers se trouvèrent affectés. Elles paraissaient être principalement déterminées par la paresse que certains individus mettaient dans la préparation de leurs alimens. En effet, beaucoup de soldats (comme je l'ai dit plus haut) poussaient la négligence jusqu'à ne faire subir aucune espèce de préparation aux fèves sèches et à la morue salée qu'on nous distribuait pour rations de vivres. Ils mangeaient ces alimens tels qu'ils les recevaient des Espagnols, et peu de temps après, ils étaient attaqués de violentes coliques, de maux d'estomac, enfin de dévoiement continuel, ou, pour mieux dire, de diarrhée et de dysenterie. Je pourrais compter au nombre des autres causes qui donnèrent lieu à ces affections, non-seulement l'encombrement dans lequel se trouvaient les prisonniers, mais encore l'usage d'une eau souvent gâtée, ou même quelquefois le manque total de ce liquide. Dans la distribution qu'on nous en faisait, il arrivait fréquemment que les plus forts, ou ceux qui étaient les plus près, se gorgeaient au préjudice des plus faibles et des plus éloignés; d'où il s'ensuivait que les premiers buvaient une très-grande quantité d'eau, avec une telle avidité et si peu de retenue, qu'elle leur était plus nuisible qu'utile. J'ai vu quelques soldats boire de l'eau de mer; mais aussitôt après l'avoir bue, ils avaient de violens vomissemens, et quelques heures après la diarrhée se déclarait. J'ai également remarqué que ces maladies attaquaient principalement les prisonniers qui, ne pouvant se coucher dans l'entrepont, allaient dormir sur le pont; ce qui me fait croire, avec plusieurs médecins, que la chaleur du jour, suivie de l'humidité de la nuit, en supprimant la transpiration, est une des principales causes déterminantes des diarrhées et des dysenteries. Tout le monde, en effet, sait

que, pendant la nuit, l'air à la mer est presque toujours humide.

N'ayant aucun moyen pharmaceutique à ma disposition, je ne pus être que d'une faible utilité à la plus grande partie de mes malheureux compagnons d'infortune; quelques-uns d'entre eux ayant sauvé un peu d'argent à la perquisition des Espagnols, je leur fis acheter quelques médicamens; et par cette précaution, si je ne détruisis pas entièrement le germe des maladies, j'eus au moins la satisfaction d'en pallier les principaux symptômes; voici le traitement que je suivis. Lorsqu'il y avait des symptômes d'embarras gastrique, je débutais par faire prendre dix-huit à vingt grains d'ipécacuanha, ou bien un grain de tartrite antimonié de potasse. Je les mettais ensuite à l'usage d'une boisson mucilagineuse, qui était toujours l'eau d'orge gommée; ressentaient-ils des douleurs intolérables, des tranchées, de l'insomnie, alors je leur faisais prendre quelques gouttes de laudanum, un grain d'extrait gommeux d'opium, ou bien une potion adoucissante, dans laquelle entrait le sirop diacode, à la dose d'une once et demie à deux onces. J'avouerai que ce traitement, tout rationnel qu'il me parut, ne m'a pas toujours réussi; et j'ai été obligé de le varier: par exemple, j'ai quelquefois prescrit avec avantage l'usage des infusions amères et aromatiques, comme l'extrait de genièvre, le quinquina, la rhubarbe en poudre associée au tartrite antimonié de potasse donné dans un verre d'eau.

Quelquefois des vers se trouvaient dans les déjections; j'avais recours alors aux vermifuges : celui dont je me servais avec le plus de succès, était, quelques grains de mercure doux; et lorsque mes malades étaient trop faibles, je leur faisais prendre une infusion d'absinthe et de rhubarbe. Enfin, lorsque les symptômes maladifs n'existaient plus, je cherchais à relever le ton de l'estomac et des intestins par l'usage d'une infusion de camomille, une limonade vineuse. Quand mes malades étaient en pleine convalescence, je leur permettais un usage modéré d'oranges bien mûres, des farineux en petite quantité, et du vin pur.

Plusieurs soldats, ayant fait des écarts dans le régime, eurent des rechutes ; et ceux qui ne succombèrent pas de suite furent affectés de dysenteries qui, d'aiguës qu'elles étaient, dégénèrent bientôt en chroniques, et finirent par les faire succomber plus ou moins vite. J'en ai vu qui ont résisté de cette manière plusieurs mois, avec pâleur extraordinaire de la face ; amaigrissement ; peau sèche ; pouls faible et lent ; déjections difficiles ; frissons ; selles douloureuses et mêlées de mucosités, quelquefois sanguinolentes.

Quant aux malheureux qui ne pouvaient acheter de médicamens, je leur fis faire de l'eau de riz, avec celui qu'on leur donnait pour distribution ; je les faisais tenir le plus proprement possible, et je cherchais toujours à les tromper sur leur situation, en leur faisant espérer un prompt retour à la santé et à la liberté.

De la Fièvre nerveuse et du Typhus.

Ces maladies semblèrent succéder aux diarrhées et à la dysenterie. Les malades qui étaient attaqués du typhus présentaient beaucoup de phénomènes qui appartiennent à la fièvre nerveuse ; et chez ceux affectés de cette dernière maladie on remarquait souvent les symptômes du typhus. C'est ce qui m'a déterminé à parler de ces deux affections en même temps. Comme le plus grand nombre de mes malades offraient les symptômes propres au typhus, je parlerai plus particulièrement de cette maladie.

Je considère comme causes déterminantes du typhus qui régna à bord du *Terrible*, toutes celles dont j'ai parlé pour la dysenterie et la diarrhée ; mais la principale, et dont je n'ai point encore fait mention, était la putréfaction des cadavres à bord (1). Ces

(1) Dans le commencement de notre captivité sur les pontons, nous jetâmes quelques cadavres à la mer ; mais le reflux en ayant laissé quelques-uns sur le rivage de Cadix, les habitans de cette ville obtinrent du gouverneur qu'on irait chercher les morts pour les enterrer : on nous défendit donc très-expressément,

nouveaux foyers d'infection, répandus dans différentes parties du bâtiment, donnaient naissance à des miasmes putrides qui portaient la désolation et la mort de tous côtés. C'était surtout dans les parties basses du ponton, par conséquent les moins aérées, que le typhus exerçait ses ravages. Aussi rarement épargnait-il les malheureux que la fraîcheur des nuits forçait à s'y réfugier. Les auteurs signalent un très-grand nombre de causes qui peuvent déterminer le typhus; mais comme je ne parle que de celui dont j'ai été témoin, je me bornerai à celles dont je viens de parler, et qui me semblèrent suffisantes pour produire cette terrible maladie.

Les symptômes que présentaient les malades en général étaient, les premiers jours, une rougeur et une inflammation de la bouche, de la gorge, des cavités nasales; chez quelques-uns, une légère rougeur de la conjonctive, avec larmoiement. Bientôt survenait l'abattement des forces musculaires avec une tension douloureuse dans les mollets. La langue était rouge quelquefois, mais souvent blanche et sale; ce qui semblait indiquer un embarras gastrique, pour lequel j'administrais l'émétique, dont je ne retirais presque jamais aucun avantage; au contraire, après son administration, j'ai quelquefois vu succéder les symptômes les plus graves, tels que la sécheresse de la peau avec une chaleur brûlante, un tremblement universel, le hoquet, une langue sèche et racornie, etc. Aussi je ne tardai pas à renoncer entièrement à l'usage de ce médicament.

Si la maladie continuait, outre les symptômes énoncés plus haut, les malades offraient une langue brune, racornie et dure comme un morceau de carton; pesanteur de tête, bientôt stupeur,

---

et avec menaces, de ne plus les y jeter. Comme il mourait quinze à vingt malades tous les jours sur chaque ponton, et que les Espagnols restaient souvent cinq à six jours sans les enlever, on conçoit qu'ils devaient bientôt, sous un climat si chaud, entrer en putréfaction, et dégager ainsi une grande quantité de miasmes putrides.

urines pâles, selles fréquentes et fétides; ventre quelquefois douloureux au toucher et météorisé; tremblemens et soubresauts des tendons; déglutition difficile, quelquefois impossible; enfin, le délire avec une faiblesse extrême, et la mort. J'ai observé un phénomène assez remarquable chez quelques malades; c'est qu'ils ne témoignaient, lorsqu'ils étaient dans la stupeur, aucune sensation, quand on les remuait, ni même aucune douleur pendant qu'on les pinçait, tandis qu'ils éprouvaient tout à coup une secousse générale lorsqu'on leur frappait quelque partie à nu avec le bout du doigt.

Chez un très-petit nombre de malades, ces symptômes alarmans commençaient, vers le quinzième jour, à perdre peu à peu de leur intensité, la fièvre cessait; et il ne restait de tout cet appareil effrayant qu'une grande faiblesse, qui rendait la convalescence longue et difficile.

Le traitement, comme dans les maladies précédentes, se réduisait à bien peu de chose; plusieurs médecins très-recommandables conseillent l'émétique dans le début; j'ai donné plus haut les raisons qui me firent renoncer à l'emploi du tartrite antimonié de potasse. La boisson ordinaire de ceux qui pouvaient se procurer des médicamens, était la limonade faite avec du jus de citron, de l'eau d'orge mêlée avec du vinaigre. Quant aux autres malades, ils ne buvaient que de l'eau, et même en très-petite quantité, sans aucune espèce de médicamens; aussi succombaient-ils bientôt. J'en ai vu néanmoins plusieurs guérir par les seules forces de la nature. J'avais soin de faire laver les mains et les bras des malades avec l'eau et le vinaigre; et chez ceux qui avaient de grands maux de tête, j'appliquais des compresses trempées dans ce mélange; moyen qui me réussissait souvent. Lorsqu'ils souffraient beaucoup de l'estomac, je leur prescrivais de sucer quelques tranches de citron ou d'orange qu'ils sucraient légèrement. Je les engageais à se lever et à se promener; lorsqu'ils ne pouvaient le faire à cause de leur faiblesse, je les faisais tenir assis sur leur séant. J'ai remarqué

qu'avec cette précaution ils résistaient davantage au délire, et si malgré cela il survenait, le typhus était moins dangereux pendant toute sa durée. Si ce symptôme (le délire) se déclarait, j'appliquais les sinapismes à la plante des pieds, aux mollets, à la nuque; je leur lavais le visage avec du vin froid plusieurs fois par jour. Quand ces moyens ne suffisaient pas, j'administrais le quinquina en décoction, et rarement en substance, ayant observé que ce médicament augmentait souvent les symptômes, à moins qu'il ne fût donné à très petites doses. Je n'ai jamais osé me permettre l'usage des saignées, quoique j'aie vu depuis qu'elles produisaient souvent un très-bon effet dans le commencement de la maladie, c'est-à-dire lorsqu'il se manifeste des symptômes inflammatoires. Du reste, je faisais varier le traitement et les doses des médicamens, selon le degré de la maladie et la constitution des individus.

Les prisonniers attaqués de la fièvre nerveuse étaient ceux dont le moral paraissait le plus affecté : dans leur délire, ils croyaient voir toujours des Espagnols prêts à les assassiner, parce qu'ils avaient vu périr ainsi un grand nombre de leurs camarades dans les cantonnemens de l'Andalousie, où ils étaient restés comme prisonniers. D'autres croyaient que le ponton était sur le point de couler ou d'être brûlé par les batteries des forts de Cadix. Ces malades avaient des convulsions avec soubresaut des tendons; quelquefois ils étaient attaqués du tétanos, symptôme qui s'est manifesté chez sept à huit malades, qui tous succombèrent à ce fâcheux accident.

De la Nostalgie.

Cette maladie, qui avait nécessairement dû s'emparer d'un nombre considérable d'individus, contribua beaucoup à la grande mortalité qui se manifesta sur les pontons : tant de choses avaient donné lieu à son développement! Je crois inutile d'énumérer les causes qui dûrent nécessairement la produire sur un aussi grand nombre de malheureux exposés à tout ce que la misère a de plus affreux.

Ce fut principalement sur les étrangers qu'elle sévit avec le plus de rigueur, tels que les Suisses et les Piémontais, qui se trouvaient en assez grand nombre sur notre bâtiment.

Je ne cherchai à combattre cette maladie que par quelques moyens hygiéniques, comme d'engager les soldats qui en étaient affectés à s'occuper le plus qu'ils pouvaient, soit à des jeux entre eux, soit à la préparation de leurs alimens, à se laver et à nettoyer la place qu'ils occupaient sur le ponton. Les Français écoutaient assez mes conseils; mais les étrangers s'obstinaient à ne vouloir rien faire: aussi, comme je l'ai dit, en furent-ils les victimes. Je cherchais encore à les tromper sur leur triste situation en leur faisant croire que j'avais appris par les commissaires espagnols qui quelquefois venaient nous visiter, que nous serions bientôt échangés. Et par là, leur faisant entrevoir un avenir plus heureux et un prompt retour dans leurs foyers, je parvenais quelquefois à relever leur moral abattu. Ceux qui n'ajoutaient pas foi à ce que je leur disais ne tardaient pas à tomber dans une profonde mélancolie, et finissaient par périr sans aucune affection apparente, sans se plaindre, et sans demander ni recevoir de secours.

Les autres maladies qui attaquèrent les prisonniers, furent la gale, quelques dartres, etc. Je remarquai aussi un très-petit nombre de scorbutiques; enfin quelques soldats présentèrent des ulcères atoniques des extrémités inférieures.

Je ne crois pas devoir passer sous silence un phénomène que j'ai eu occasion d'observer plusieurs fois pendant ma captivité (1), et qui, d'après le rapport de plusieurs médecins, est un symptôme commun au typhus, à la fièvre jaune et à la peste; c'est celui que l'on désigne sous le nom de *lipyrie*, et dont parle *Thucydide* dans la peste

---

(1) MM. *Chapelain* et *Auguste Thillaye*, avec lesquels j'ai partagé toute ma longue captivité, me firent encore remarquer la *lipyrie* sur plusieurs malades, lorsque nous quittâmes les bâtimens de transports qui nous amenèrent de Cadix aux îles Baléares, et surtout pendant les premiers jours de notre débarquement dans l'île de Cabréra.

d'Athènes : *Interiora laborantium summoperè exuri, ita ut nihil ferre possint supra carnes; tactu verò exteriùs nihil percipiebatur excedens.* Je n'ai jamais vu échapper à la mort un malheureux frappé de ce fâcheux symptôme. Quoique ces malades eussent les extrémités et l'extérieur du corps très-froids et couverts d'une sueur glaciale, ils demandaient (quand ils étaient dans l'entre-pont) qu'on les transportât sur le pont, afin d'être exposés à l'air frais; ils priaient qu'on leur jetât de l'eau froide sur le corps; enfin plusieurs demandaient qu'on les mît dans la mer, afin d'éteindre, disaient-ils, le feu qui les dévorait. Cet état a été signalé par presque tous les auteurs qui ont vu la peste et la fièvre jaune. Aurions-nous effectivement été attaqués de l'une de ces terribles maladies?

Voilà à peu près quelles furent les maladies que je remarquai pendant les trois mois que je passai sur *le Terrible,* maladies que plusieurs de mes collègues observèrent également sur les autres pontons. Nous quittâmes enfin ce séjour de misère et de douleur pour nous rendre dans un autre, où nous attendaient encore toutes les horreurs de la plus affreuse captivité. Des ordres émanés de la junte (conseil suprême) de Séville, nous ayant forcés de quitter le ponton pour nous rendre aux îles Baléares, je fus obligé d'abandonner mes malades pendant toute la traversée. Mais à notre arrivée dans l'île de *Cabrera,* les fatigues du voyage, le découragement, l'idée de se voir abandonnés pour ainsi dire sur une île déserte; toutes ces circonstances réunies ne firent qu'aggraver parmi les soldats l'intensité des maladies que j'avais eu occasion d'observer avant mon départ de Cadix. Elles se présentèrent avec des symptômes encore plus effrayans que la première fois; et la mortalité, lors du débarquement, devint si considérable que nous nous vîmes dans la pénible nécessité de brûler les cadavres pour éviter les dangers de l'infection. (1)

---

(1) Dissertation topographique sur Cabrera, l'une des îles Baléares, par *Auguste Thillaye*, in-4°. 1814.

Quoique cette topographie soit écrite antérieurement à ma dissertation, on peut

Il me serait encore facile d'entrer dans quelques considérations topographiques et médicales relativement à cette nouvelle demeure, que j'habitai pendant plusieurs mois; mais le temps et les bornes de cette dissertation ne me permettant pas de m'étendre davantage, je terminerai ici ce que j'avais à dire sur les pontons espagnols. Heureux si cette faible ébauche peut trouver grâce auprès de mes professeurs !

---

néanmoins la considérer comme en étant la suite; car les 5000 hommes qui se trouvèrent à cette époque dans Cabrera, n'avaient quitté les pontons de Cadix et les prisons de Malaga que pour être transférés sur cette île déserte.

APHORISMI.

I.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

II.

In omni morbo mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum; contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

III.

Mutationes eorum quæ circa naturam nostram aut habitus congunt, maximè morbos faciunt. Hipp., *lib.* 7, *de morb. popul.*

IV.

Si timor et tristitia multo tempore perseverent, atrabiliosum hoc signum est. *Sect.* 6, *aph.* 23.

V.

Impura corpora quò magis nutriveris, eò magis lædes. *Sect.* 2, *aph.* 10.

VI.

Dysenteria si ab atrâ bile incœperit, lethale. *Sect.* 4, *aph.* 24.